Les étudiants-soldats américains en France au sortir de la Première Guerre mondiale

The American soldier-students after the First World War

Die amerikanischen Studentensoldaten am Ende des ersten Weltkriegs

Los estudiantes-soldados americanos al terminar la Primera Guerra Mundial

Caroline Barrera

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2105>

DOI : [10.4000/histoire-education.2105](https://doi.org/10.4000/histoire-education.2105)

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 27-48

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Caroline Barrera, « Les étudiants-soldats américains en France au sortir de la Première Guerre mondiale », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 125 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2105> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2105>

Les étudiants-soldats américains en France au sortir de la Première Guerre mondiale

Caroline BARRERA

Du passage des Américains en France lors de la Première Guerre mondiale, on garde le souvenir d'une intervention militaire décisive. Ce qu'ont vécu ces soldats d'outre-Atlantique compte finalement peu au regard de la grande histoire. Pourtant, tous avaient laissé derrière eux une activité, une vie et, parfois, les bancs des amphithéâtres sur lesquels ils construisaient leur avenir. L'armée américaine va cependant leur permettre de renouer le fil déchiré de leur vie d'étudiant en les autorisant, alors qu'ils sont encore sous les drapeaux, à suivre les cours des universités françaises pendant la période qui sépare la fin des combats de la signature du traité de Versailles (18 juin 1919). Cette opportunité n'a alors rien de spontané. Elle entre dans le cadre d'un des plus importants projets d'accueil d'étudiants étrangers jamais organisé jusque-là en Europe, *a fortiori* entre deux pays possédant un enseignement supérieur développé.

Cette opération culturelle entre deux États alliés, dont l'un est redevable au second de son soutien militaire, est donc forcément politique. Mais elle n'est pas le fruit d'une initiative de la diplomatie culturelle française ou américaine. C'est l'histoire d'une démarche non gouvernementale, initiée par des universitaires américains, qui devient une affaire d'État quand des grands corps des deux pays, l'armée américaine et l'université française, s'en saisissent. Les étapes de sa mise en application constituent un observatoire privilégié des relations complexes entre deux peuples qui se connaissent mal. En effet, beaucoup de Français ont encore une vision des Américains très imprégnée d'un rapport de

forces mondial désormais révolu, dans lequel la France jouait un rôle de leader et les Américains celui d'une nation, certes forte, mais encore en devenir, même si, chez les universitaires et les autorités françaises, la guerre a déjà modifié la donne. Du côté des responsables américains, c'est davantage une vision de l'avenir et des relations à construire entre deux pays qui prévaut. À travers cet épisode, c'est donc bien de l'utilisation de la culture par la politique internationale qu'il est question, puisqu'il s'agit ici de faire évoluer les relations militaires entre deux alliés vers le champ culturel au sens large (les universités, les familles, les associations, les loisirs), tout en préservant la visibilité militaire, et donc politique, des acteurs et des bénéficiaires de cette action éducative. L'élément le plus marquant de cette visibilité est que ces étudiants particuliers, comme les professeurs américains qui les encadrent, gardent leurs uniformes pour rejoindre les amphithéâtres. On assiste donc à une pénétration des militaires américains dans un espace particulier, l'université, qui *a priori* ne devait pas être touché par la « vague américaine » déferlant alors sur la France.

Gardons-nous cependant de conclure hâtivement à un épisode « d'américanisation brutale » de l'université du fait de cette arrivée massive d'étudiants en uniforme. L'histoire est plus complexe, comme le souligne Whitney Walton au sujet des étudiants américains de l'entre-deux-guerres¹. Ces jeunes soldats viennent bien suivre un enseignement dispensé en français² par des professeurs hexagonaux et jouent donc, incontestablement, le jeu de l'ouverture à une autre culture. La France, de son côté, n'a pas abandonné sa logique de rayonnement international : dans le cas des États-Unis, pays développé, il s'agit notamment d'y supplanter l'influence allemande. Comme l'indique Martha Hanna, les universitaires, menés par Louis Liard, sont également soucieux de réagir face à la baisse des effectifs universitaires résultant de la guerre, en facilitant l'accès des étrangers aux facultés³. À la Sorbonne, les soldats américains testent donc en « avant-première » le nouveau cours de civilisation française, destiné à répondre de façon adaptée à la demande étrangère après la guerre⁴. Notons, enfin, que cet épisode illustre aussi la capacité des universi-

1 Whitney Walton, « Internationalism and the Junior Year Abroad : American Students in the 1920s and 1930s », *Diplomatic History*, vol. 29, number 2, avril 2005, p. 258. Voir aussi *Internationalism, National Identities and Study Abroad : France and the United States, 1890-1970*, Stanford, Stanford University Press, 2009.

2 Il y a bien eu des cours dispensés en anglais, mais de façon marginale.

3 Martha Hanna, « French Women and American Men : "Foreign" Students at the University of Paris, 1915-1925 », *French Historical Studies*, vol. 22, n° 1, 1999, p. 87-88.

4 *Ibid.*, p. 99.

taires américains à interagir avec le monde extérieur sans attendre d'impulsion diplomatique officielle, mais sans non plus rejeter le soutien de leur État (ici représenté par l'armée).

La venue des soldats américains⁵ a laissé des traces dispersées dans les archives. Les sources les plus riches sont universitaires. Celles de l'université de Paris sont conservées aux Archives nationales⁶, qui conservent également le fonds de l'Office national des universités et des écoles françaises (ONUUF)⁷ créé en 1910. Soutenue par le ministère des Affaires étrangères et le ministère de l'Instruction publique, cette association, qui fonctionne comme un office interministériel, est chargée de la promotion de l'enseignement supérieur à l'extérieur des frontières⁸. Les sources concernant les universités provinciales sont disponibles dans leurs archives, plus ou moins complètes et accessibles (registres des délibérations, correspondance), et dans les *Rapports des conseils des facultés* publiés annuellement (consultables dans les bibliothèques universitaires), qui sont plus ou moins prolixes sur l'événement⁹. On trouve également des articles ou des rapports, souvent précis, rédigés en 1919 dans la presse universitaire ou généraliste, mais qui présentent l'inconvénient de se focaliser sur l'expérience parisienne¹⁰. On retiendra particulièrement celui de la *Revue internationale de l'enseignement* émanant d'un responsable américain, Stephen Bush, professeur au département de français de l'université de l'Iowa et coordinateur parisien de l'opération. Stephen Bush a recueilli les avis des uns et des autres au sujet de l'expérience parisienne et en a fait

5 Les documents de l'époque qualifient souvent cette affaire d'« Université franco-américaine », mais cette appellation vaut surtout pour Paris.

6 Archives nationales (désormais AN), AJ/16, Académie de Paris, Chancellerie de l'Université de Paris : AJ/16/6973, les étudiants américains à Paris pendant la guerre, 1919 ; AJ/16/4752, Registre des actes et déclarations de la faculté des lettres de Paris.

7 Le fonds de l'ONUUF y a été déposé en 1980 au moment de la dissolution de l'Office. La cote 70/AJ/28, 41 à 44, concerne plus spécialement les relations avec les États-Unis.

8 L'ONUUF est issu de la volonté d'un groupe de parlementaires et d'universitaires français qui souhaitaient en faire « une arme dirigée contre l'université allemande et son dynamisme expansionniste » : cf. Johann Chapoutot, « L'ONUUF, face à l'Allemagne, du rejet à la séduction (1910-1939) », in Hans-Manfred Bock, Gilbert Krebs (dir.), *Échanges culturels et relations diplomatiques : présences françaises à Berlin au temps de la république de Weimar*, [Asnières], PIA, 2004, p. 135. En 1919, l'ONUUF est présidé par Paul Deschanel et dirigé par Charles Petit-Dutaillis. Les affaires concernant les pays de langue anglaise y sont particulièrement traitées par Firmin Roz, directeur-adjoint de l'Office.

9 Toutes les universités ou les écoles n'ont pas reçu de soldats américains. Lille, Strasbourg ou Alger sont dans ce cas, d'autres n'en ont accueillis que très peu (de même que l'École libre des sciences politiques).

10 Citons, par exemple, celui de Célestin Bouglé, « L'université franco-américaine », *Revue de Paris*, 26, t. 3, 1919, p. 750-765.

un rapport particulièrement précieux, puisque les documents primaires sur lesquels il a travaillé n'ont pas été retrouvés à ce jour¹¹. La presse locale et la presse militaire américaine fournissent des informations intéressantes¹². Deux journaux, produits et publiés en anglais par les soldats américains, sont à cet égard essentiels, l'un conservé à Toulouse (*Qu'est-ce que c'est ?*), l'autre à Clermont-Ferrand (*Deux mots*).

I – Une affaire internationale

En décembre 1917, l'*American University Union* (AUU) et le département d'éducation de la *Young Men Christian Association* (YMCA), appelé en renfort, souhaitent, avec l'accord du général Pershing, que les étudiants américains mobilisés en Angleterre et surtout en France puissent poursuivre leurs études pendant la guerre et pendant la période de démobilisation. L'AUU a vu le jour juste après la déclaration de guerre, en 1917, quand un groupe d'universitaires américains, menés par Anson Phelps Stokes et Georges Nettelton, de l'université de Yale¹³, a jugé essentiel qu'il y ait à Paris un centre d'aide aux étudiants américains mobilisés en Europe. Avec l'aide de la colonie américaine de Paris, ils créent donc l'AUU, qui sera installée dans un hôtel du quartier latin et fréquentée pendant la guerre par des milliers de soldats¹⁴. C'est John Erskine, professeur à Columbia et directeur de l'AUU, qui est chargé de mettre en œuvre le plan des universitaires américains en faveur de leurs étudiants mobilisés. L'histoire de la YMCA, quant à elle, remonte plus haut. Cette association est née en Angleterre en 1844, et dans les années 1850 en France, où elle est devenue l'Union chrétienne des jeunes gens (nom français de la YMCA) en 1867. Ce mouvement, engagé dans l'assistance, a pour but de favoriser un équilibre entre le corps et l'esprit. Ayant une vocation internationale, il s'organise en 1894 au sein d'une Alliance universelle siégeant à Genève. Très tôt, la YMCA prend en charge le soutien moral aux jeunes soldats dans les différents conflits du XIX^e et du début du XX^e siècle, en

11 Stephen Bush, « Un détachement de l'armée américaine dans les écoles de Paris », *Revue internationale de l'enseignement*, 1920, p. 345-358.

12 Citons, par exemple, *The Field Artillery Journal* qui, en mars 1918, informe les soldats de la création de l'*American University Union* et donne la liste des universités américaines partenaires.

13 Stephen H. Bush, art. cit., p. 345, et Stephen Duggan, *A Professor at Large*, New York, Books for Library Press, 1972, p. 119.

14 Ils y trouvent les prestations d'un club (restaurant, librairie, cantine, shopping, conseils médicaux). En 1919, l'Union a deux divisions, l'une à Paris (173, boulevard Saint-Germain) et l'autre à Londres. Elle s'occupe de favoriser la venue en France d'étudiants américains.

Europe, aux États-Unis ou en Asie. Ses « foyers du soldat », où les combattants trouvent chaleur, sucreries et phonographes, sont particulièrement appréciés. Elle développe donc une précieuse expérience dans les relations avec les armées américaine et britannique¹⁵, expérience à laquelle l'AUU va avoir recours. La YMCA crée pour l'occasion un département d'éducation, qui centralise l'état des besoins intellectuels des soldats, transmis grâce aux cent quarante professeurs de l'AUU délégués par leurs universités pour rester en contact avec les étudiants, coordonner les efforts des éducateurs et négocie avec l'armée américaine la mise en place de mesures d'ensemble¹⁶. Très vite, au motif de simplifier les choses d'un point de vue administratif, les membres de la YMCA sont incorporés dans un nouveau corps d'éducation de l'armée américaine, et l'entreprise est placée sous son contrôle direct.

En février 1918, l'ONUUF, qui est l'interlocuteur de John Erskine et d'Algernon Coleman, président de l'*Army International Commission* à la YMCA, lance donc un appel aux universités françaises. La dimension politique de cette opération n'échappe pas aux villes universitaires, qui se font un devoir d'y répondre favorablement. L'ONUUF centralise et valide les projets tout en poursuivant les négociations avec Erskine et Coleman. En avril 1919, selon les chiffres avancés par Célestin Bouglé, ce sont 5 867 étudiants-soldats qui sont « incorporés » dans les universités françaises¹⁷. Les chiffres peuvent différer légèrement selon les sources, la date à laquelle ils ont été établis et le nombre d'établissements recensés. À Toulouse¹⁸, les Américains seront finalement 1 223, à Paris 2 000¹⁹ (si l'on ne compte pas que la Sorbonne), à Bordeaux 350²⁰, à Rennes 130²¹. Cet afflux

15 Voir à ce sujet Hélène Trocmé, « Un modèle américain transposé : les foyers du soldat de l'Union franco-américaine (1914-1922) », in François Cochet, Marie-Claude Genet-Delacroix, Hélène Trocmé (dir.), *Les Américains et la France (1917-1947). Engagements et représentations*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1999, p. 5-8.

16 Célestin Bouglé, art. cit., p. 751-752.

17 Il les répartit de la façon suivante : 1 711 à la Sorbonne, 121 à Rennes, 93 à Caen, 154 à Nancy, 244 à Poitiers, 191 à Dijon, 140 à Besançon, 371 à Grenoble, 205 à Aix-Marseille, 558 à Montpellier, 1 107 à Toulouse, 297 à Bordeaux, 245 à Clermont-Ferrand, 430 à Lyon. Charles Petit-Dutaillis avance le chiffre de 5 200 soldats dans « Relations universitaires de la France avec les États-Unis. Note sur l'œuvre accomplie par l'Office des Universités », *Revue de synthèse historique*, t. 29, 1919, p. 291.

18 Toulouse devait recevoir initialement 1 473 soldats. Ils sont finalement 1 223, dont 250 officiers, selon la *Revue internationale de l'enseignement*, 1919, p. 230-231.

19 C'est le chiffre donné par Stephen Bush, art. cit., p. 345.

20 *Rapport du conseil de l'université de Bordeaux*, Bordeaux, Imprimerie de l'université, 1918-1919, p. 17. Charles Petit-Dutaillis avance le chiffre de 397 étudiants.

21 *Rapport annuel du Conseil de l'Université de Rennes*, Rennes, Imprimerie de l'Université, 1918-1919, p. 28.

d'Américains est considérable, notamment en province. À Toulouse, on compte en 1918-1919, sans les étudiants américains, 1 364 étudiants, dont 201 étudiants étrangers, répartis dans les quatre facultés de la ville. L'arrivée de 1 223 soldats en plus équivalait donc à un doublement de la population étudiante.

II – Les relations avec les autorités locales

À Paris, c'est le général Rees qui dirige les opérations, aidé par un petit état-major (le commandant Coolidge, le professeur William T. Brewster, de Columbia, le lieutenant Robert Dupouey, du ministère de la Guerre français, le professeur Stephen H. Bush). En province, le dispositif est plus léger. Ainsi, à Toulouse, les étudiants américains sont pris en charge par deux compatriotes, un représentant de l'armée et un de la YMCA. Les Américains chargés de l'encadrement des étudiants sont tous capables d'assurer une interface entre les deux cultures et entre le monde militaire et l'université : à Toulouse, c'est Kirke Lionel Cowdery, professeur de français à l'*Oberlin College*, qui vient encadrer les étudiants ; à Bordeaux, c'est le professeur Amstrong, de Princeton, francophone et ancien élève de Gaston Paris.

Les responsables américains traitent à Paris avec les professeurs des facultés, l'Alliance française et les diverses institutions de la ville. En province, leur interlocuteur est le recteur, qui se fait généralement aider par un comité de patronage. La plupart des villes universitaires ayant déjà une expérience éprouvée en matière d'accueil des étudiants étrangers²², les Américains profitent d'un dispositif opérationnel. L'encadrement des étudiants-soldats reste très militaire. Ainsi, à Toulouse, chaque faculté compte un officier responsable de la tenue des soldats, et chaque cours est placé sous la surveillance d'un officier qui contrôle leur assiduité, à la fois marque de courtoisie et devoir militaire. À Paris, en raison de l'éparpillement des étudiants dans la ville, le contrôle de leur présence est plus difficile.

1 – Un accueil politique

Incontestablement, l'accueil des étudiants-soldats américains est une affaire politique. La prise en charge par l'armée américaine de cette opération en est un indicateur important. Les discours officiels ne laissent aucun doute non plus

22 Cf. les comptes rendus des conseils des facultés de chaque université française faisant état des actions en la matière, et notamment de celles des comités de patronage des étudiants étrangers.

sur la conscience qu'en avaient les principaux représentants de l'État français, notamment les recteurs. Celui de l'académie de Toulouse rappelle, lors de la cérémonie d'accueil, le rôle décisif de l'intervention américaine et qualifie les étudiants d'« hôtes précieux ». Ce ne sont pas des étudiants étrangers habituels et les étudiants américains le savent, comme en témoigne une illustration en couverture de leur journal. C'est bien la République française qui les reçoit et les remercie.

Qu'est-ce que c'est ? (journal des étudiants américains de Toulouse),
11 juin 1919. (droits réservés)

Ils bénéficient d'un accueil officiel en grande pompe, ce qui est tout à fait exceptionnel pour des étudiants étrangers. À Toulouse, le conseil de l'université donne le 15 mars 1919 une réception dans l'église des Jacobins, à laquelle assistent environ 3 000 personnes. Les plus hauts représentants de l'État sont présents : le recteur, bien sûr, mais aussi le préfet, le premier président de la Cour, le député de Haute-Garonne, l'inspecteur d'académie et les professeurs du supérieur.

L'arrivée des soldats américains est généralement reçue favorablement par les universités, même si certaines d'entre elles y répondent avec plus d'enthousiasme que d'autres. L'université de Rennes, par la voix de son recteur, remarque ainsi avec amertume que l'esprit de décision et de méthode du gouvernement américain permet aux étudiants alliés, qu'il qualifie de « privilégiés », de retrouver la liberté universitaire avant les étudiants français²³. À la faculté de droit de Toulouse, les enseignants demandent que les étudiants français des classes d'âge antérieures à 1918 puissent, comme les Américains, reprendre leurs études alors qu'ils sont encore mobilisés²⁴.

Mais cette amertume ne nuit pas à l'engagement des Français dans l'accueil des soldats, et les fonctionnaires appliquent comme un seul homme le plan d'accueil. Quelles que soient les villes, on est frappé par la grande mobilisation du corps enseignant dans cette opération, depuis les instituteurs (qui assurent les cours pratiques de langue) jusqu'aux professeurs d'université, en passant par ceux des lycées, sans oublier les enseignants retraités. À Toulouse, ce sont soixante-quatorze maîtres, toutes catégories confondues, qui se sont mobilisés pour la première série de cours (langue et civilisation). Les professeurs d'université ont pris le relais, en accueillant les étudiants américains dans leurs cours habituels, mais surtout en créant des cours spécifiques. Les rapports officiels mentionnent ainsi le dévouement de certaines individualités, comme le professeur Alcée Dugarçon de la faculté de droit de Toulouse, manifestement enthousiasmé par cette arrivée massive, ou Albert Feuillerat à l'université de Rennes.

Mais, si l'accueil de ces étudiants apparaît à tous comme la moindre des choses, eu égard à l'aide militaire des États-Unis dans le conflit, c'est aussi d'avenir qu'il est question, et de construction de liens intellectuels et amicaux entre les deux pays. Beaucoup espèrent que ce bref passage dans les universités françaises ouvrira la voie à des échanges plus suivis. Dans l'immédiat, cette opération, par la mobilisation qu'elle suscite et par sa visibilité dans les villes et les universités, contribue fortement à lier la population française aux soldats américains, et donc aux États-Unis.

23 *Rapport annuel du conseil de l'université de Rennes, 1918-1919*, p. 4.

24 Archives de l'université de Toulouse 1, 222-16, Registre des délibérations (1908-1924), procès-verbal du 24 janvier 1919.

2 – L'accueil matériel des étudiants-soldats

Quand le nombre des étudiants est relativement peu élevé, ils sont logés en ville. Quand ils sont plus nombreux, le problème logistique est beaucoup plus grand, d'autant que certaines villes françaises, en raison de la guerre, accueillent déjà une population supérieure à la normale. À Paris, la Société des familles françaises prête son concours pour trouver des hébergements et la haute société parisienne se fait un devoir d'ouvrir ses portes aux étudiants américains.

À Toulouse, les officiers peuvent louer des chambres chez des particuliers, mais il faut s'organiser pour les soldats. Ils sont donc logés à la Poudrerie nationale, mise pour la circonstance à la disposition de l'université, en accord avec le ministre de la Reconstruction industrielle. Il s'agit de vingt-six baraquements en bois et en brique, chauffés, avec l'eau courante et l'électricité, qui avaient servi auparavant au logement des ouvriers de la Poudrerie. Ils contiennent cinq cents chambres à coucher (de trois lits chacune), quarante-cinq douches, quatre salles de bain, deux salles de travail et de réunion, deux cuisines, quatre réfectoires et un bureau. Comme la Poudrerie est éloignée de quatre kilomètres du centre de la ville, où se trouvent les facultés, les Toulousains organisent un service spécial de tramway. L'illustration suivante montre combien la station de départ, à proximité des baraquements où l'on a installé les étudiants, était éloignée de la ville, dans une zone industrielle peu urbanisée. L'ardeur que mettent les soldats à rattraper le petit train laisse supposer que celui-ci ne passe pas très fréquemment.

« Hé ! Arrêtez ce petit train ! »

Qu'est-ce que c'est ?, avril 1919. (droits réservés)

En ville, une salle de lecture est installée dans un bâtiment annexe de la bibliothèque universitaire pour que les étudiants puissent s'y retrouver entre les cours. De son côté, la YMCA organise une salle de réunion dans un ancien temple protestant. Lors de son inscription, chaque étudiant reçoit une brochure-guide en anglais. À la bibliothèque de la Sorbonne, les étudiants américains ont à leur disposition un bibliothécaire américain spécial.

3 – Les cours

L'accueil des étudiants américains dans les cours des universités n'est pas une mince affaire, comme le montrent les propos désabusés des responsables de l'université de Rennes, qui pointent les problèmes de langue, d'habitudes et de « manque d'homogénéité intellectuelle » des Américains²⁵. Les difficultés sont multiples, et les solutions pédagogiques variables selon les établissements.

L'université de Paris avait initialement mis au point un programme, qui consistait à faire suivre à tous les étudiants américains un mois de cours de français à la faculté des lettres. Après cette période, ils devaient être répartis dans différents établissements (une vingtaine pour Paris). Mais en réalité, la moitié des étudiants orientés vers Paris, qui étaient censés savoir parler français, ne possèdent pas du tout la langue, et le programme initial doit être modifié. La Sorbonne, qui devait accueillir 1 000 étudiants, n'en reçoit finalement que la moitié, dont la plupart ne parvient à suivre qu'un ou deux cours. L'Alliance française, qui devait recevoir 500 étudiants, doit en revanche en former 1 200, ce qui n'est pas sans créer un certain chaos les premiers jours. Après deux semaines de vagabondage dans les différents établissements, les étudiants choisissent enfin celui qui leur convient le mieux. Les programmes sont pratiquement élaborés au cas par cas, en fonction des souhaits des Américains, mais certaines demandes restent difficiles à satisfaire, comme celle de cet étudiant qui veut suivre à la fois un cours de saxophone et un autre sur l'art de devenir détective. Certains établissements accueillent simplement les étudiants dans les cours existants. C'est l'option choisie par l'École libre des sciences politiques, mais le résultat s'avère décevant.

À Toulouse, tous les Américains assistent d'abord à des cours de français, puis à des cours davantage adaptés à leur goût et créés spécialement à leur intention. Les Toulousains jugent qu'il aurait été parfaitement improductif de les insérer dans les cours existants pour quelques mois. Ils peuvent donc

25 *Rapport annuel du conseil de l'université de Rennes, 1918-1919*, p. 17-18.

suivre des enseignements de littérature française, d'histoire et d'espagnol à la faculté des lettres, des cours de droit (institutionnel, international, français) à la faculté de droit, des cours de clinique chirurgicale (en anglais), d'obstétrique et de sérologie à la faculté de médecine, de chimie et de micrographie à la faculté de sciences, des cours de thermique, de mécanique et d'électricité à l'institut électrotechnique, des cours d'agronomie et de zootechnie à l'institut agricole, des cours de dessin, d'architecture, de sculpture, de sciences appliquées à l'art à l'école des beaux-arts, des cours de commerce et d'économie à l'école de commerce, etc.

À Bordeaux, les cours de français sont également obligatoires pour tous les étudiants mais, en revanche, seuls les plus expérimentés sont ensuite orientés vers les différentes facultés, dans les cours existants ou dans des cours spécialement créés pour eux : quelques-uns sont inscrits en droit (droit international et licence d'économie politique et de droit commercial) et cinquante-quatre d'entre eux sont acceptés en médecine²⁶. Parfois, les cours sont moins sérieux, comme en témoigne le dessin reproduit en couverture du présent numéro, qui présente des étudiants se rendant à des cours de cuisine par l'entrée monumentale de la faculté de droit de Toulouse. La question des droits d'inscription se règle avec beaucoup de souplesse. À Paris, les étudiants peuvent « tester » les différentes facultés et ne se faire immatriculer que dans celle qu'ils choisissent finalement²⁷.

4 – Le résultat

Qu'est-ce que les étudiants américains retirent de leur passage dans les écoles françaises ? Les situations sont extrêmement variées.

À Paris, l'afflux inattendu des étudiants ne parlant pas français et nécessitant des cours de langue a causé, on l'a vu, des problèmes d'organisation à l'Alliance française : surnombre, constitution de groupes hétérogènes (quant à l'âge et au niveau de langue et d'études). Mais les résultats obtenus à l'Alliance semblent finalement donner satisfaction aux responsables, dont l'optimisme est probablement un peu forcé. Ils notent que, sur cinquante classes, seules trois ont posé des problèmes importants, et que les cours de langue ont permis aux étudiants américains de suivre une conférence en français, de se débrouiller à

26 *Rapport du conseil de l'université de Bordeaux*, Bordeaux, Imprimerie de l'université, 1918-1919, p. 17.

27 Stephen H. Bush, *op. cit.*, p. 346.

l'oral et de lire les journaux²⁸. Certains étudiants sont cependant mécontents de ne pas avoir pu fréquenter l'université en Angleterre ou de ne pas avoir bénéficié de cours en anglais. Les étudiants des écoles de commerce parisiennes peinent à comprendre les cours théoriques et trouvent les thématiques qui y sont développées trop locales. Les soldats-médecins déjà confirmés aux États-Unis se retrouvent parfois avec des débutants et se plaignent de ne pouvoir accéder facilement aux laboratoires. Les étudiants en sciences expriment des opinions mitigées²⁹. Certains sont enthousiasmés par la personnalité de grands savants comme Marie Curie ou comme le physicien Aimé Cotton, professeur à la faculté des sciences de Paris³⁰. D'autres sont trop handicapés par le problème de la langue ou affectés dans des cours de niveau trop élevé. Quelques-uns passent leur temps à comparer les deux pays, au désavantage de la France, comme cet étudiant qui affirme détester ces *damn frogs* (fichues grenouilles) et n'a qu'un souhait : retourner au « pays aimé de Dieu », les États-Unis.

Certains sont cependant très satisfaits de leur expérience parisienne. C'est le cas dans les écoles d'art et dans les grandes écoles d'ingénieurs (8 étudiants à l'École des Mines, 21 à l'École des Travaux publics, 15 à l'École des Ponts et chaussées, 47 à l'École d'électricité). Il s'agit en fait d'étudiants déjà confirmés, et presque tous demandent à rester dans ces établissements après le premier juillet, terme de l'expérience, ce qui leur est refusé par l'armée américaine. Parmi les éléments de satisfaction, il semble qu'ils aient apprécié la solidité des enseignements de base en mathématiques et en physique. Les Américains passés par l'École des Ponts et chaussées sont particulièrement enthousiastes. Ils reconnaissent avoir eu

« une appréciation intelligente de la haute valeur des études techniques françaises, ainsi que le plaisir de fréquenter des hommes aussi cultivés que les professeurs et élèves de l'École des Ponts et chaussées. On pénètre ainsi intimement dans un des côtés sérieux de la vie française [...], on apprécie des qualités qui, sans ce privilège d'une association intime, seraient complètement méconnues des Américains en France. Tous les Américains qui sont passés par cette école rentreront chez eux avec une idée beaucoup plus haute des Français en tant que peuple et en tant qu'individus, et aussi avec une plus grande sympathie pour eux en tant que nation³¹.

28 *Ibid.*, p. 349. L'Alliance a transmis aux responsables américains les rapports de 50 classes différentes. Ces rapports sont à leur tour synthétisés dans le compte rendu de Stephen Bush publié par la *Revue internationale de l'enseignement*.

29 *Ibid.*, p. 353.

30 Aimé Cotton est connu pour ses études de l'interaction de la lumière avec des molécules chirales.

31 Propos rapportés par Stephen H. Bush, *idem*, p. 352.

Les juristes sont les plus satisfaits. Stephen Bush attribue cela au talent des enseignants, mais surtout à la méthode de l'école française de droit, qui délaisse l'étude systématique des cas particuliers pour une conception plus large, tout en faisant une place à l'économie politique. Dans le cas des étudiants juristes, il s'agit également de jeunes gens déjà diplômés aux États-Unis, voire qui avaient entamé une activité professionnelle. L'assiduité est telle dans la capitale que, même lors des grèves des transports, les étudiants américains font plusieurs kilomètres à pied pour aller écouter leurs professeurs. Ils passent aussi les examens (ce qui, dans les autres disciplines, est rare à Paris) et les réussissent avec succès. Il faut dire que les professeurs de droit ont dispensé des cours en anglais, ce qui a facilité les apprentissages, et que les étudiants américains en droit maîtrisaient mieux le français que leurs camarades des autres disciplines. Ils résument ainsi leur expérience :

« Chacun d'entre nous rentrera aux États-Unis mieux préparé à reprendre son travail, meilleur citoyen à l'esprit plus large, meilleur ami de la France et du grand peuple français à cause des progrès faits dans la connaissance de sa langue, de ses institutions et de ses coutumes. Tout cela sera d'un grand profit pour l'individu lui-même et pour le pays dont il est issu³².

Les 375 étudiants qui ont suivi les cours de lettres de la Sorbonne, à l'aide de brochures partiellement rédigées en anglais, sont également satisfaits. Une quarantaine d'étudiants fréquentait la bibliothèque de la Sorbonne tous les jours.

On ne dispose pas de rapports d'évaluation aussi précis sur l'opinion des étudiants pour les villes de province. À Toulouse, on sait que beaucoup d'Américains ne veulent pas se contenter du certificat d'assiduité qu'on leur propose et souhaitent obtenir un vrai diplôme. Des examens sont donc organisés pour eux : la faculté des lettres délivre 93 diplômes, la faculté de droit 27, la faculté de médecine 84, la faculté des sciences 32. À Bordeaux, la majorité des étudiants américains est restée cantonnée dans les cours de langue française et obtient le certificat d'études françaises. Deux d'entre eux réussissent le DES (Diplôme d'études supérieures). À Rennes, où le séjour des étudiants américains se passe moins bien, ils sont peu nombreux à obtenir une certification.

32 *Ibid.*

III – La vie des étudiants américains en France

Les soldats américains ne se contentent pas d'étudier, ils développent également une vie étudiante extraordinairement riche et très visible. Elle est due à leur concentration numérique et au port de l'uniforme, aux initiatives des villes qui les accueillent, mais également à leur propre dynamisme. Celui-ci est certainement inhérent à la jeunesse, mais il est également le fruit de l'importation de pratiques propres au monde étudiant nord-américain, et aussi d'une volonté de profiter tout simplement de la vie, après les horreurs de la guerre.

Les autorités universitaires locales proposent aux étudiants américains toutes sortes d'activités, que relaient des initiatives privées. Ainsi, à Toulouse, le journal *Le Télégramme* organise une fête en leur honneur le 27 mars 1919. Les familles également multiplient les « sauteries », comme on dit à l'époque, en l'honneur des étudiants américains. Le dessin humoristique ci-dessous laisse supposer que cet accueil ne s'est pas fait sans difficultés. Mais il témoigne aussi d'une véritable insertion au sein des familles françaises, si réticentes habituellement à ouvrir leurs portes aux étudiants étrangers. Stephen Bush ne manque pas de s'en étonner :

« Quand on sait avec quel soin traditionnel les Français protègent leurs foyers contre l'intrusion d'étrangers inconnus, une telle coopération semble presque merveilleuse et remplit de surprise nombre de Français eux-mêmes³³. »

En haut : « Le premier soir autour de la table familiale. »

En bas : « Chahuter avec les enfants tous les soirs. Les gamins adorent ça. »
Qu'est-ce que c'est ? avril 1919. (droits réservés)

33 Stephen H. Bush, art. cit, p. 346-347.

Les communautés religieuses locales se soucient aussi de leurs coreligionnaires étrangers. Le rabbin de la synagogue de la rue de la Colombette, à Toulouse, fait ainsi savoir dans le journal des étudiants américains, qu'il est désireux de rencontrer tous les étudiants juifs, en précisant qu'il parle anglais³⁴. Les étudiants d'outre-Atlantique peuvent aussi bénéficier dans la ville rose des excursions du Club alpin, de promenades artistiques, et même de visites d'usines électriques organisées par deux professeurs de l'Institut électrotechnique.

On note la création de clubs franco-américains. C'est le cas à Rennes où, à l'initiative du président du comité de patronage, un cercle d'études anglo-américaines regroupe chaque semaine 169 auditeurs réguliers (anglais, français et américains)³⁵, qui débattent en anglais.

À Toulouse, les étudiants américains, soucieux de multiplier les rapports avec les étudiants français, proposent la création d'un club franco-américain à l'échelle de la ville. Cela effraie le recteur, qui préfère la création de petits clubs au sein de chaque faculté. Toute une série de clubs restreints est donc fondée dans les facultés de lettres, de droit, de médecine ou de sciences, au sein desquels les étudiants français et américains peuvent fraterniser. Ces clubs organisent des matinées, des soirées ou des réunions plus intimes, mais très nombreuses. Parmi les clubs communs aux Français et aux Américains, on note l'existence du club des commerçants, qui réunit des étudiants en commerce américains et leurs camarades français : ils fondent l'*International Trade Relations Society*, qui organise de nombreuses réunions, dont on espère qu'elles auront des conséquences ultérieures sur les relations commerciales entre les deux pays. Les Américains créent également de très nombreux clubs exclusivement américains : ceux-ci peuvent être à référence militaire (comme les clubs de la 1^{re}, de la 33^e, de la 81^e, de la 89^e D.I. ou du 23^e Génie), géographique (les clubs de l'État de New York, de Californie, de l'Indiana) ou artistique (Stilley's jazz).

Comme on l'a mentionné en introduction, les étudiants américains publient également des journaux, *Qu'est-ce que c'est ?* à Toulouse ou *Deux mots* à Clermont-Ferrand. Ces journaux reproduisent les communiqués officiels des autorités, mais ils proposent également des poésies, des nouvelles, des réflexions diverses, généralement amusantes, des descriptions et des informations sur les distractions proposées.

34 Bibliothèque interuniversitaire de l'université Toulouse 1. *Qu'est-ce que c'est ?* 2 avril 1919, p. 1.

35 *Rapport annuel du conseil de l'université de Rennes, 1918-1919*, p. 16.

Qu'en est-il des relations avec les autres étudiants, outre l'existence des clubs mixtes dont nous avons déjà parlé ? La première difficulté, c'est, bien sûr, l'apprentissage de la langue, qui n'est pas simple, mais auquel ils s'attachent plusieurs heures par jour, ne serait-ce que parce que, sauf exception, les cours sont donnés en français et que l'envie d'entrer en contact avec les jeunes Françaises nécessite la maîtrise d'un minimum de rudiments linguistiques.

Qu'est-ce que c'est ? avril 1919. (droits réservés)

Le journal toulousain donne quelques indications sur les *a priori* des uns par rapport aux autres et sur l'image que chacun pense renvoyer à l'autre. Un caporal américain publie ainsi un article qui s'inquiète de l'opinion des Français sur les Américains. Il essaie de montrer que les Américains ne sont pas forcément des cow-boys peu civilisés, aimant la musique tapageuse et obéissant aveuglément « au roi dollar ». Un étudiant français lui répond peu après :

« Vous n'avez de sauvage que le chat et la tête de peau rouge qui décorent la manche gauche de certains d'entre vous. Vous êtes ceux à qui nous devons tant, que nous ne pourrons jamais nous rendre compte de tout ce que nous vous devons. Il y a des choses qui ne peuvent se payer³⁶.

Lui aussi, finalement, est soucieux de l'opinion des Américains sur la France. Très admiratif, il loue leur force morale et leur abstinence supposée d'alcool, abstinence toute relative si on en juge par la caricature suivante d'un étudiant faisant ses adieux à une bouteille de vin blanc :

36 *Qu'est-ce que c'est ?* 1919.

« Au revoir, petit blanc. Toi et moi allons nous séparer.
C'est le vieux seau d'eau en chêne pour moi, maintenant »
Qu'est-ce que c'est ? juin 1919. (droits réservés)

Mais les étudiants américains ne sont pas les seuls étudiants étrangers présents dans les villes universitaires françaises. Là encore, on dispose de peu d'éléments sur les relations qui ont pu se nouer. On peut cependant dire que leurs journaux se font le relais d'annonces invitant à la découverte d'autres peuples, dont les représentants sont très nombreux au sein des facultés françaises.

CONCERT OF YUGO-SLAV MUSIC

The Yugo-Slav Association of Toulouse will conduct a concert of Serbian national music in the Salle du Jardin-Royal on May 4, at 4 p.m. M. Funck Brentano, of Paris, will speak on "The Serbian Character." The lecture will be followed by instrumental and vocal music rendered by Mlle. Hirbec, Mlle. Anckier, M. Iyatovitch and the Yugo-Slav Chorus of Toulouse.

« Concert de musique yougoslave ».
Qu'est-ce que c'est ? mai 1919.

Il est incontestable que l'arrivée massive des étudiants américains dans les villes françaises a contribué pendant quelques mois à créer une ambiance particulière dans le contexte général de la fin de la guerre. La visibilité de ces étudiants-soldats y est pour beaucoup, puisqu'ils étaient en uniforme, mais elle n'est pas seule en jeu. On apprécie généralement la joie de vivre de ces jeunes hommes, et certains trouvent même qu'ils donnent à la jeunesse française le bon exemple en matière d'exercices physiques. C'est qu'à peine arrivés et installés, ils aménagent des emplacements pour jouer au tennis, au base-ball ou au football américain. On trouve bien ces sports un peu brutaux, mais, en fin de compte, l'opinion trouve tout cela très positif et apprécie la courtoisie de ces jeunes Américains qui réussissent là une opération de séduction massive, comme en témoignent les articles de la presse locale et l'empressement des habitants à les accueillir.

Les rapports officiels américains concluent, avec un bel optimisme, que cette expérience montre

« que les Américains n'ayant qu'une connaissance médiocre de la langue française peuvent cependant entreprendre n'importe quel genre d'études dans une université française. Il suffit de relativement peu de temps pour que tout étudiant sérieux et sans préjugé arrive à pénétrer dans l'esprit même de sa tâche sans être arrêté par la difficulté du langage³⁷ ».

La réalité est plus nuancée, puisque ce sont surtout les soldats ayant déjà fait des études supérieures poussées qui ont retiré le plus de profit académique de leur passage dans les universités françaises. Mais, comme dans tout échange étudiant, est-ce le plus important ? Dans ce contexte, n'était-ce pas surtout l'occasion de faire se rencontrer deux mondes, alliés dans la guerre mais qui, finalement, se connaissaient mal, et de nouer pour l'avenir des liens intellectuels, culturels, voire économiques ? Les professeurs français qui se sont mobilisés massivement, et avec une remarquable réactivité, dans un contexte particulièrement difficile, l'ont parfaitement compris quand ils ont répondu au souhait de leurs collègues américains. Ceux-ci, dans un esprit pragmatique, ont voulu « profiter » de circonstances exceptionnelles pour faire vivre à leurs étudiants, éprouvés par la guerre, une expérience culturelle particulière dans un esprit d'ouverture à une autre culture. La présence de

37 Stephen H. Bush, art. cit.

ces étudiants a considérablement et positivement marqué les esprits français, notamment en province. En cela, cette opération culturelle est essentiellement politique, comme tous les projets concernant la mobilité internationale des étudiants. La prise en charge de cette opération par l'armée américaine ne fait qu'en renforcer la visibilité.

Cet épisode donne un formidable coup d'accélérateur aux relations universitaires entre les deux pays. On note tout d'abord que les organisations ou les structures qui s'en font la spécialité se développent ou se pérennisent, comme l'AUU, qui décide de maintenir sa logistique parisienne³⁸. L'ONUUF s'impose de plus en plus comme « le centre des relations intellectuelles et scientifiques avec les États-Unis »³⁹. Diverses associations promeuvent les voyages étudiants, comme le *Franco-American Exchange* (1918) ou l'*American Field Service Fellowships for French Universities* (1921) et, en 1930, l'*American House* de la Cité universitaire de Paris voit le jour⁴⁰. En second lieu, les bourses ou les programmes d'études, en faveur des candidats au départ, se multiplient. Une association des étudiants américains accueillis pendant la période de démobilisation en France signe ainsi à l'ONUUF un chèque de 72 000 francs, qui permet à quatorze Français d'aller étudier aux États-Unis à la rentrée de 1919. L'*Association des collèges américains* reçoit de 1918 à 1919, deux cent quatorze boursières ; le *Bryn Mawr College*, l'université de Cincinnati ou le Bureau de la dotation Carnegie reçoivent, quant à eux, vingt-huit boursiers français. En outre, trente-quatre bourses ont été offertes par les Américains à l'ONUUF pour les blessés de guerre en 1918-1919⁴¹. De son côté, le gouvernement français crée des bourses pour les étudiantes américaines, tout comme l'Institut catholique de Paris⁴² ou l'université de Toulouse⁴³. Outre-Atlantique, les initiatives en direction des Américains désireux d'étudier en France se mul-

38 Sur l'AUU pendant l'entre-deux-guerres, on peut se référer à la brochure d'Horatio S. Krans, « American University Union in Paris », *Franco-American Pamphlets*, 2nd serie, n° 3, New York, 1935.

39 Charles Petit-Dutaillis, art. cit., p. 290.

40 Whitney Walton, art. cit. p. 261.

41 Cf. Charles Petit-Dutaillis, art. cit., p. 290. L'auteur ne précise pas qui offre ces bourses. Il est probable qu'elles sont issues d'initiatives diverses puisque, par exemple, les étudiants-soldats américains, qui ont fréquenté l'université de Rennes, offrent une bourse d'étude pour l'université d'Urbana, dont profite un étudiant de sciences naturelles, blessé de guerre, M. Legall : *Rapport du Conseil de l'université de Rennes*, 1918-1919, p. 18.

42 Charles Petit-Dutaillis, art. cit., p. 291.

43 À Toulouse par exemple, l'université vote une bourse d'étude de 3 000 francs en faveur d'un étudiant américain : *Bulletin de l'université de Toulouse*, octobre 1919, p. 367.

tiplient également. La *Society for American Fellowships in French Universities* envoie ainsi des boursiers dans les universités de l'hexagone⁴⁴, et c'est un ancien soldat américain qui avait profité de l'expérience de 1919 à l'université de Paris, Raymond W. Kirkbride, qui, devenu professeur à l'université du Delaware, a l'idée du *Delaware Foreign Study Plan*⁴⁵. Celui-ci est opérationnel dès juillet 1923, suivi par le *Smith College Program*, qui débute en 1925. Ces deux dispositifs enverront en France, jusqu'en 1939, 1 200 *undergraduates*⁴⁶. Comme le souligne Martha Hanna, une autre conséquence directe du passage des soldats américains dans les universités françaises est l'attention nouvelle portée à l'enseignement du français, pour assurer le succès des échanges⁴⁷. Sur la proposition de Gustave Lanson, l'université de Paris fonde donc une École de préparation des professeurs de français à l'étranger, qui ouvre ses portes en novembre 1920⁴⁸. À Toulouse, un Institut normal d'études françaises (INEF), qui répond aux mêmes objectifs, est également créé à l'initiative de Joseph Calmette et du doyen de la faculté des lettres Henri Guy. Ce dernier, particulièrement sensibilisé au problème linguistique, lors du passage des soldats américains à Toulouse, avait pu mûrir ce projet lors d'un séjour de six mois effectué à Harvard juste après la guerre⁴⁹. Inauguré en 1921, l'INEF compte alors 10 Américains parmi ses 15 étudiants. Douze universités développent également des cours d'été destinés à l'enseignement du français⁵⁰. Celle de Grenoble accueille ainsi 104 Américains dès l'été 1919. Grâce à toutes ces opérations, les étudiants américains, qui étaient au nombre de 50 (soit 2,9 % des étudiants étrangers) en 1894, passent à 553 en 1930 (soit 3,4 %) puis à 1 081 en 1950 (soit 9,7 %)⁵¹. Rappelons, pour finir, que ces échanges concernent aussi les professeurs, comme on l'a vu avec l'exemple du doyen

44 Charles Petit-Dutaillis, art. cit., p. 291.

45 Whitney Walton, art. cit., p. 259-260.

46 *Ibid.*, p. 255-278 (*undergraduate* désigne les 3 ou 4 premières années d'université).

47 Martha Hanna, art. cit., p. 100.

48 *Ibid.*, p. 101.

49 *Rapport du Conseil de l'université de Toulouse, 1919-1920*, Toulouse, Privat, p. 94.

50 Martha Hanna, art. cit., p. 102.

51 Chiffres cités par André Cabanis dans « Les flux d'étudiants étrangers et les aléas de la politique internationale de la France », in Caroline Barrera, Patrick Fertet (dir.), *Les étudiants de l'exil. Universités-refuges et migrations étudiantes internationales (XVI^e-XX^e siècles)*, Toulouse, PUM, 2010, p. 178.

Henri Guy. Ils ne sont pas une nouveauté⁵², mais ils se développent, y compris avec la province. Le recteur Cavalier part ainsi plusieurs mois aux États-Unis, alors même qu'il est en fonction dans l'académie de Toulouse, « échangé » par l'ONUUF avec Arthur Edwin Kennely, professeur d'électricité à Harvard. Celui-ci consacre ses premières conférences à promouvoir les échanges étudiants entre les deux pays et fait la publicité des laboratoires de recherche aux États-Unis, en s'appuyant sur de multiples photographies. Il apporte ainsi sa pierre à tout le travail effectué par les universitaires américains qui sillonnent la France d'après-guerre pour faire connaître leur pays.

Caroline BARRERA

Université de Toulouse, centre universitaire Champollion
caroline.barrera@univ-jfc.fr

52 Voir à ce propos Christophe Charle, *La République des universitaires, 1870-1940*, Paris, PUF, 1994, p. 347-349.